UNE AVENTURE DE CHASSE

A CHEVAL SUR UN ALLIGATOR

Tarascon n'a pas le monopole des Tartarin, s'il faut en croire le *Naval and Military Magazine*. Voici l'anecdote contée par cet aimable recueil. La scène se passe à la Guyane anglaise :

Je chassais en bateau, dit le capitaine Walmer, et je me trouvais près d'une petite île, au moment où un superbe vol de canards sauvages passait au-dessus de ma tête. Je lâchai mon premier coup de fusil avec tant d'à-propos que le second eût été inutile : un véritable sentier se trouvait tracé à travers la masse des infortunés volatiles. Ils tombaient en grand nombre sur l'îlot : j'y pris pied pour ramasser mon butin.

Cette opération exigea quelques minutes. Quand je voulus me rembarquer, je constatai que mon canot était à la dérive. Je le voyais arrêté sur une touffe de roseaux, à une quarantaine de mètres.

—Bon pensai-je, il va falloir se mettre à la nage !

Je commençais de me dévêtir, quant à mi-chemin entre mon canot et moi, je découvris un objet qui me glaça de consternation et d'alarme. C'était un énorme alligator, allongé comme un tronc d'arbre à la surface de l'eau et qui fixait sur moi ses petits yeux féroces. Notez qu'il était de la grande espèce, *crocodius lucius*, dont la tête ressemble à celle d'un colossal brochet. Mon affaire était claire, si je me mettais à l'eau : happé d'une bouchée ! or, il n'y avait point d'autre route pour rejoindre mon canot.

La perspective de servir de déjeuner au personnage me tentait modérément. Je me décidai à temporiser. Il faisait une chaleur accablante ; en dépit de la soif qui me consumait, je savais gré au soleil de briller sur ma tête et je ne songeais pas sans terreur aux affres de la nuit, s'il fallait qu'elle me trouvât là. A tout hasard, je me déterminai à construire au sommet de l'îlot, avec de grosses pierres, une sorte de fortin où je me réfugiai avec mon fusil chargé d'un coup et mes dix à douze canards.

La nuit vint, puis le sommeil, un sommeil troublé par les cauchemars les plus lugubres. Je me réveillai brisé de fatigue, comme le soleil reparait à l'horizon. Mon premier regard fut pour le canot. Il était toujours là, immobile entre les roseaux. Quant à l'alligator, il avait disparu, mais une demi-douzaine de ses frères, rangés, sur l'île même, au bord de l'eau, semblaient attendre qu'il me plût de sortir de mon refuge. Visiblement, ils me considéraient comme leur proie naturelle. Il faudrait bien que je me décidasse à venir à eux ! Impossible de songer à me rapprocher de l'eau pour rafraîchir mes lèvres desséchées. La soif devenait insupportable. Je pris mon couteau de poche, j'ouvris un des canards et, appliquant sa chair saignante sur ma bouche, je suçai tout ce que je pus y trouver humide. Ces canards étaient désormais ma seule ressource.

Oh ! l'affreuse journée que je passai là, les yeux malades à force de regarder l'horizon, le corps endolori de cette nuit sur la dure, rongé par l'anxiété, la fièvre et la faim.

Les alligators s'étaient replongés dans l'eau, mais de temps à autre leur horrible tête émergeait, les yeux toujours fixés sur moi, à ce qu'il me semblait, comme pour savourer leur proie par avance.

Pour la seconde fois, la nuit arriva avec son cortège de terreurs que le sommeil finit enfin par vaincre. Quand le jour reparut, j'étais fou de soif et de faim : j'en oubliais tout le reste, tout, excepté la haine particulière que m'inspirait un des alligators, un monstre qui ne me perdait pas de vue et que je retrouvais immobile, à la même place, toutes les fois que je regardais de son côté. J'en vins à rêver de l'exterminer, dussé-je payer de ma vie cette satisfaction de ma haine et servir de proie au reste de la bande.

Dans cette pensée, j'employai ce qui me restait de forces à élever un second retranchement de pierres tout près du rivage, à cinq ou six mètres du bord. Je choisis une couple de mes canards, et après les avoir plumés, je les déposai tout au ras

de l'eau ; après quoi je me hâtai de retourner m'embusquer derrière le petit mur de pierres sèches. Mon fusil, toujours chargé d'un côté, était auprès de moi. J'attendais l'ennemi.

Une heure s'écoula, puis une autre heure, et je commençais à désespérer du succès, quand enfin un remous se fit dans l'eau et bientôt l'abominable museau du monstre parut à la surface. C'étaient bien ses yeux sans éclat. Pendant une grande demi-heure il se tint immobile. Assurément il ne pouvait pas me voir ou il aurait battu en retraite ; mais il était prudent rusé au delà de toute expression. Enfin, il me parut qu'il se rapprochait insensiblement de l'appât et arrivait à portée des deux canards. Quand il en fut tout près, la voracité fut plus forte que la prudence, et soudain je vis les colossales mâchoires s'ouvrir dans toute leur largeur. Je pris guère le temps de les contempler. Mon fusil était déjà épaulé, glissé dans l'intervalle de deux pierres : je déchargeai mon unique coup, droit dans la gueule ouverte.

La queue du monstre battit l'eau, une trombe s'abattit sur moi et me mouilla jusqu'au derme. Puis, tout retomba dans le silence et l'immobilité. L'alligator était là, devant moi, les yeux toujours ouverts et sans plus ni moins d'éclat qu'avant d'avoir reçu ma décharge. Je n'osai pas bouger.

Une autre nuit s'écoula. Il fallut me décider à dévorer un des canards crus. Puis, le jour revint et l'ardent soleil reprit son œuvre.

Bientôt j'acquis la certitude que le monstre était bien mort. Sous l'action de la chaleur et de l'eau combinées, il enflait... Je le voyais d'heure en heure flotter plus légèrement à la surface. Un frisson d'espoir parcourut tout mon être : si j'avais, sans y songer, trouvé une planche de salut ! Si cette carcasse gonflée de gaz pouvait me servir de radeau !

Je me harsardai à sortir de ma cachette ; je saisis la queue de l'alligator : l'énorme masse vira légèrement sur l'eau. Certes, elle aurait pu porter un autre poids que le mien ! Je m'élançai sur cette monture et m'aidant de la crosse de mon fusil comme d'une pagaie, je gouvernai droit sur mon canot.

J'étais sauvé. Mon histoire est dite.

PROPOS DU DOCTEUR

CONTRE L'EMBARRAS GASTIQUE.—On désigne sous le nom d'embarras gastique une sorte d'indigestion chronique qui affecte l'estomac ou l'intestin, souvent les deux à la fois. Cet état peut résulter d'excès de table, de fatigues, ou compliquer des maladies aiguës, angine, bronchite, pneumonie, etc.

Si l'estomac est spécialement affecté, il y a perte de l'appétit, céphalalgie, amertume de la bouche, enduit blanchâtre ou jaunâtre sur la langue, nausées, sensibilité de l'épigastre ; si les troubles ont pour siège l'intestin, on constate : lassitude, flatuosités, borborygmes, tension de l'abdomen, douleurs vagues dans les cuisses et les jambes.

Dans le premier cas, on administre un vomitif ; dans le second, un purgatif ; ou mieux on donne, dans tous les cas, un vomitif d'émétique et le lendemain un purgatif. La limonade est la boisson la plus agréable et la plus utile.

DE LA ROUGEUR DE LA PEAU.—La rougeur anormale de la peau est toujours appréciable, de même que la pâleur, aux lèvres, aux joues, aux oreilles et aux conjonctives. Les personnes dont le visage est souvent exposé à l'air présentent ordinairement un teint rouge vif ; celles qui sont exposées à la chaleur rayonnante offrent souvent les mêmes particularités, tels les forgerons, cuisiniers et cuisinières aussi.

La rougeur du visage dépend de la dilatation active des petits vaisseaux, elle se produit fréquemment chez les jeunes filles à l'occasion d'un rien, d'un regard, d'un mot flatteur, d'un silence, d'une entrée dans un salon, de la présence d'une personne, enfin à l'occasion d'un rien ou, si vous voulez le préférer, à l'occasion de tout : c'est le rouge de la pudeur qui tantôt est uniforme, tantôt forme

des plaques. Je reçois régulièrement des lettres où de nombreuses correspondantes me demandent à ne pas rougir. A ne pas rougir, malheureuses ! mais la timidité, la pudeur, le rouge au visage, c'est le charme de la femme ; demandez donc au coquelicot de ne pas rougir, à la violette d'être pâle. Plaignez, plaignez celles qui ne savent plus rougir.

Mais il est des lectrices qui se plaignent de rougir régulièrement après chaque repas ; celles-là rougissent parce qu'elles ont des digestions pénibles.

Mais pourquoi, jeunes, digèrent-elles mal ! Allons, mesdemoiselles, ne serrez donc pas tant les lacets de vos corsets ; consentez à faire moins fine taille, et vous ne rougirez plus après chaque repas.

Si ce n'est pas la cause, c'est que vous êtes trop préoccupées et qu'il faut ne pas trop penser à X. Y. Z. ; ou bien vous êtes un peu anémiques ; prenez alors du fer, du quinquina, une eau minérale digestive à vos repas.

Enfin, il est des personnes dont le front ne rougit plus, mais dont le nez accapare à lui tout seul ce privilège ; vous les connaissez ces nez fleuris qui s'épanouissent au milieu de la face comme un coquelicot au milieu d'un champ de blé ; ce sont les nez des personnes qui aiment bien boire la goutte. Avis aux amateurs de nez artistique.

QUELQUES CONSEILS.—Un quart de verre d'eau, bu lentement ou à petits coups, éteindra mieux la soif qu'un plein verre avalé d'une seule gorgée. Essayez-en une seule fois et vous serez vite vaincu. Boire à longs traits et manger vite sont une cause fréquente de dyspepsie. On peut attrapper une grave et même fatale maladie en engloutissant de grandes quantités d'eau froide lorsqu'on est échauffé, en même temps qu'en agissant de la sorte on augmente plutôt la soif que de l'éteindre. Abandonnez cette manière de boire à longs traits ; prenez le temps de goûter ce que vous buvez et d'en profiter, et vous ne serez pas tenté de revenir à vos pernicieux procédés. Quand vous trouvez de l'eau en abondance, avant de boire, lavez-vous les mains et la face sans cependant vous exposer à vous glacer la tête et les poignets. Tenez les cheveux du sommet de la tête légèrement humides et vous souffrirez comparativement peu à la chaleur. Une boisson saine et très rafraîchissante, pour ceux qui aiment le goût du houblon, s'obtient en plaçant quelques fleurs de houblon dans un pot d'eau quelques heures avant de boire.

REGLEMENT LIBERAL

Je, soussigné, par la présente désire faire connaître à mes amis que grâce à la libéralité de la Compagnie d'Assurance Western, si avantageusement représentée en cette ville par Monsieur J. H. Routh & Cie, j'ai été entièrement remboursé de la perte dont j'ai souffert par l'incendie du 1er juillet dernier, qui consuma l'entrepôt où mon foin était emmagasiné et sur lequel je n'avais pas d'assurance.

Je fais toutes mes affaires d'assurance avec la Western par l'entremise de M. Arthur Hogue, agent du département français, et je leur avais dit que j'assurerais tout mon foin avec eux aussitôt qu'il serait entré en entrepôt, mais malheureusement il brûla avant que j'eus le temps de l'assurer.

Je considère que la conduite de la Western envers moi a été très généreuse, et parle haut en faveur de cette compagnie, et je crois de mon devoir d'inviter avec instances mes amis à s'assurer dans cette Compagnie : car ils constateront, s'ils ont le malheur de souffrir d'un incendie, qu'ils sont libéralement et impartialement traités par la Western.

LOUIS ROCH,
Marchand de foin et de grain en gros.
12, rue Maisonneuve, Montréal.

ATTENTION

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Compagnie de la Loterie de la Louisiane, qui d'après la décision de la Cour Supérieure des Etats-Unis, est un contrat que l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet état, n'expire que le premier janvier 1895. La législature de la Louisiane qui a été prorogée le 10 juillet cette année, a ordonné qu'en 1892 on soumettra au vote populaire un amendement à la constitution destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.